

pourras tels que peuvent en pousser des poitrines britanniques. Le discours du trône ne fait aucune mention de la condition et de l'administration du Territoire du Yukon. Je suis entièrement convaincu que cette région est immensément riche, et qu'elle en donnera encore des preuves pendant un grand nombre d'années. C'est pourquoi elle mérite que le gouvernement surveille son administration avec soin et encourage l'exploitation de ses ressources naturelles. Une dame américaine qui a résidé à Dawson, pendant une année, me disait que nous sommes encore loin d'avoir une idée exacte des richesses que nous possédons dans cette région. Il s'y fait maintenant des défrichements et d'excellents végétaux y sont récoltés. Cette exploitation agricole sera un grand bienfait pour les mineurs et rapportera de bons profits. Mais l'administration du district n'a pas été ce qu'elle devait être, et elle devrait être l'objet d'une enquête approfondie. Il ne s'agit pas d'une question de parti, et le gouvernement, par respect pour lui-même et pour la bonne réputation de notre pays, devrait prendre des mesures pour s'assurer si les officiers employés dans ce district remplissent honnêtement leur devoir, ou ne subissent pas certaines influences pernicieuses. Je crois que ceux qui ont des griefs contre l'administration de ce district ne voudraient pas rendre témoignage ouvertement devant un tribunal, parce qu'ils craindraient de déplaire aux officiers en question. Un agent secret, digne de confiance, découvrirait, sans doute, les irrégularités, s'il y en a, et mettrait le gouvernement en possession des renseignements dont il a besoin.

L'honorable M. ALMON: J'ai seulement quelques mots à dire, et rien à ajouter au sujet du discours du trône qui a été, selon moi, suffisamment examiné et discuté. Je n'ai pas l'habitude de piétiner sur un ennemi terrassé. Mais je désire attirer l'attention sur une partie du discours de l'honorable sénateur doyen, de Halifax—c'est-à-dire cette torche allumée qu'il a lancée sur le parquet de cette Chambre. Il a accusé les conservateurs de sa province natale de s'efforcer d'exciter des animosités de race contre les Canadiens-français, et il a ajouté que le *Mail* et le *Herald*, organes conservateurs à Halifax, avaient publié des articles à cet effet. Je ne qualifierai pas cette accusation

Hon. M. MACDONALD (C.-B.)

comme elle le mérite; mais si le parole de l'honorable William McDougall vaut quelque chose, cette assertion est mal fondée. Une autre chose, dans le discours de l'honorable sénateur de Halifax, m'a blessé sans, toutefois, m'étonner. Je fais allusion à ses remarques à l'adresse de sir Charles Tupper. Il a déclaré qu'il avait agi d'une manière indigne d'un gentilhomme. Il nous a dit que sir Charles Tupper avait adressé un télégramme au premier ministre et que ce télégramme avait été publié dans son organe à Montréal avant de l'envoyer à son destinataire. Je n'aime pas à voir attaquer l'honorabilité de qui que ce soit en son absence—ou de voir frapper un adversaire par derrière, et je n'aime pas à entendre répéter ce rapport parmi les amis de sir Charles Tupper, lorsque je sais qu'il n'est pas fondé. Ce rapport mis en circulation contre sir Charles Tupper me rappelle la fable de la vipère et de la lime. Une vipère, aux dents chargées de venin, entra dans une boutique, et saisissant le premier objet qu'elle rencontra, se mit à le mordre. Le charpentier, entendant un certain bruit parmi ses outils, se précipita vers l'endroit où ces outils se trouvaient; mais en apercevant le reptile en voie de dévorer une forte lime, il sourit narquoisement en disant: "Continue, vipère; mords autant que tu le pourras; mais c'est une lime à laquelle tes dents venimeuses s'attaquent." La tentative de l'honorable sénateur doyen de Halifax de nuire à la réputation de sir Charles Tupper, d'avilir son caractère, de porter atteinte à sa qualité de gentilhomme et d'homme d'état m'a rappelé cette fable de la vipère.

L'honorable M. BERNIER: La rentrée des Chambres, cette année, s'est faite à un moment où des événements graves remplissent d'anxiété le cœur des sujets britanniques et les tiennent, pour ainsi dire, courbés sous le poids des plus grandes responsabilités. Deux fois douze mois se sont à peine écoulées depuis le jour où, bénissant la Providence des années nombreuses qu'il lui a plu d'accorder à Sa Majesté, nous célébrions à l'envie la paix et la prospérité qui semblaient vouloir couronner le long règne de notre gracieuse Souveraine. Hélas! au lieu de cette paix, l'Angleterre et ses colonies sont aujourd'hui engagées dans une guerre dont les surprises de la première heure ont jeté la nation dans un deuil profond. Au milieu de